

# **La Pire Amie du monde**

**Alexandra  
Matine**

**Les Avrils**

J'ai commencé à fumer tard. Tout le monde autour de moi avait déjà commencé, ma sœur avait déjà arrêté. J'ai arrêté, aussi, aujourd'hui. Finalement, j'ai fumé peu de temps. Ma première cigarette c'était avec toi, et c'était aussi ta première. Comme si j'avais attendu, comme si j'avais eu conscience que je devais attendre pour que cette première cigarette ait un sens. Avec d'autres ça ne valait pas le coup, avec toi c'était quelque chose que je pourrais écrire dans un livre, un jour.

C'était une nuit d'été à Paris. Nous traînions autour des bars du 8<sup>e</sup> arrondissement, dans les petites rues qui se déploient en toile d'araignée autour de l'avenue des Champs-Élysées. Nous n'avions rien à faire là. Le ciel était bleu marine et avait adouci l'air brûlant de l'après-midi. On ne sentait pas nos corps. Les rues étaient bondées, bruyantes, et les groupes passaient à travers nous. Avec toi, j'avais toujours l'impression de marcher à contre-courant des foules. Pour eux, la nuit commençait, et les lumières des bars, des voitures et des

cafés ricochaient sur les hauts en sequin des adolescentes et sur leurs lèvres, onctueuses de gloss. Pour nous, c'était la fin de la soirée, nous rêvions d'un bar comme dans les films américains, cuir, tabac, trench-coats, musique cuivrée.

Mais à cette époque, les bars se devaient d'être opulents, gigantesques. À l'intérieur c'était laqué, rouge, doré, avec des bouddhas géants comme si tous les designers avaient la nostalgie de l'Indochine. Chaque bar produisait sa propre musique, une sorte de musique d'ascenseur plus rythmée, plus électro, avec des voix de femmes qui murmuraient en français ; on pouvait acheter le CD sur place, le plus souvent au vestiaire. Une petite pile de plastique neuf, rutilante, sur le comptoir.

Une hôtesse, dans une robe de satin noir à bretelles, nous avait menés à notre table, par un long couloir de velours, pourpre comme un organe. Notre table était minuscule, il fallait choisir entre avoir un cendrier et pouvoir se prendre la main. On pouvait encore fumer à l'intérieur et l'odeur de la cigarette blonde se mêlangeait à celle enveloppante des tissus luxueux et de Paris.

Je portais un jean et une chemise blanche trop grande, pour faire comme les modèles de Peter Lindbergh, mais j'étais encore une enfant, avec un corps étriqué, et on aurait dit que j'étais tombée dans l'eau au parc d'attractions et qu'on m'avait donné une chemise des objets trouvés pour pouvoir rentrer chez moi sans attraper froid. Je me suis sentie méprisée par la serveuse quand elle a déposé les cartes sur notre table. Elle nous avait

dit quelque chose que la musique avait couvert, j'avais honte de lui faire répéter, j'avais acquiescé, tu avais la tête plongée dans ton menu, et elle était partie, en levant les yeux au ciel ; elle s'en foutait, elle se doutait bien que nous ne laisserions aucun pourboire.

Nous ne savions pas boire dans ce genre d'endroits. J'avais commandé un Mai-Tai et toi un Singapore Sling, parce que tu aimais tout ce qui était à la cerise. À cet âge-là, je buvais encore des cocktails qui ressemblaient à des endroits miraculeux. Autour de nous, les autres avaient des verres courts et solides, des liquides aux couleurs sombres, sans paille ni fruit. Quand la serveuse est revenue avec notre commande, nos verres rose et jaune ressemblaient à deux sucettes géantes. En nous regardant au-dessus de nos tranches d'ananas, si évidemment incongrues, nous avions éclaté de rire. Et puis tu t'étais penché vers moi. J'avais eu peur, à cette seconde, que tu m'embrasses. Ce n'était pas ce que je voulais. Je m'étais un peu raidie, tu avais continué à t'approcher, et tu avais dit, tout contre mon oreille : « Je comprends pourquoi Humphrey Bogart ne commandait pas de Singapore Sling. » Puis tu t'étais reculé, sur ton siège, en riant encore. Des garçons avant toi et des hommes après toi avaient fait et feront le même geste, et en profiteront pour me caresser l'épaule, ou effleurer ma nuque. Toi, tu t'étais approché de moi, uniquement pour que, vraiment, je t'entende malgré la musique, parce que, vraiment, tu voulais partager cette blague avec moi. Je m'en étais voulue de t'avoir prêté de bas instincts, de mon arrogance

de me penser irrésistible, je m'en étais voulue de me sentir soulagée.

– J'ai envie d'une cigarette.

– Tu en as ?

– Bah non, je fume pas.

J'ai ri encore, les joues couleur Mai-Tai.

– Moi non plus.

J'ai appelé la serveuse, mais ils ne vendaient pas de cigarettes.

– Je vais en chercher.

Tu étais parti longtemps. J'aspirais, à intervalles réguliers, la glace fondu et trouble au fond de mon verre, pour me donner une contenance. J'avais commencé à te détester. Je me sentais abandonnée, avec mon verre vide. Ridicule dans ma chemise blanche trop grande. Enfantine avec mon corps trop maigre, mon torse plat, mes jambes de sauterelle, sur la banquette pulpeuse, plus sexy que moi. Au fond grondait un sentiment de trahison, qui me rongeait en silence depuis des années, et menaçait d'éclater, ce soir, dans ce bar.

Après la mort de ma sœur, je n'avais que de la rage. Elle m'avait laissée dans le monde, m'avait confiée notre mère, son chagrin et ses attentes. Elle m'avait laissée seule et je lui en voulais avec fureur. La rage a diminué quand ma mère est morte. Je pouvais enfin n'être que moi. Je ne voulais que survivre, dans l'ombre du bonheur des autres, et passer ma vie à les regarder vivre la leur de l'autre côté de la fenêtre et de la rue. Ça m'allait très bien. Je m'en sortais. Mais ce soir, ce sentiment était revenu, comme

si tu m'avais, toi aussi, laissé dans ce milieu hostile, pour voir si je pouvais me débrouiller.

C'est là que tu es revenu. Alors que je bouillais d'impatience et de tristesse.

– Le tabac était à 200 mètres, et il y avait une queue de malade.

Tu m'as tendu un paquet de Marlboro rouge. J'ai tiré sur la languette en plastique, délicatement, la déroulant sur tout le tour du paquet. Les gens qui fument font ce geste mécaniquement, ils froissent ce petit cordon transparent. Cette fois, la première fois, je l'ai étendu solennellement sur la table. Puis le plastique sur le haut du paquet, le capuchon et la languette en argent pour découvrir les cigarettes. On en a pris chacun une. C'était marrant comme c'était facile à allumer, à fumer. Plus naturel que ce que j'imaginais. Nous n'avons pas toussé, nous avons continué à parler et à rire et à commander des cocktails superbes et luisants comme des fruits confits. On aimait être les seuls à ne pas être sérieux parmi ces gens qui se prenaient tellement au sérieux qu'ils ne voyaient pas que nous étions, sérieusement, très heureux.

Ce sentiment que je ne connaissais pas et que tu m'ouvrais ce soir, c'était la sécurité. C'est pas le truc des contes de fées, la sécurité, ça fait pas passion, ça fait pas ardent, ça fait pas dévorant. Mais j'avais déjà vécu assez de choses ardentes et dévorantes, assez de choses qui donnent envie de mourir. J'ai senti ce soir-là que je pourrais à nouveau être heureuse. Parce que tu n'essayais

pas de m'embrasser quand tu te penchais vers moi, parce que tu revenais quand tu partais.

Seule dans l'appartement de Sam, j'ai envie d'appeler Maud. Je voudrais lui demander : « Et toi ? Qu'est-ce qu'il a fait pour toi ? » J'ai envie de comparer nos histoires et de gagner. Je veux qu'elle pleure sur ce qu'elle n'aura jamais, comme je souffre de ce que j'ai perdu.